Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 18 (1930)
Heft: 76

Buchbesprechung: Analyses et comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

André METZ, ancien élève de l'Ecole polytechnique. *Temps, Espace, Relativité* (Collection Science et philosophie). Paris, Beauchesne, 1928 ; et *Le causalisme d'E. Meyerson* (Nouvelle collection scientifique). Paris, Alcan, 1928.

Ces deux ouvrages de M. André Metz sont à la fois des ouvrages de science et de vulgarisation ; il n'y a rien de plus difficile que la bonne vulgarisation, surtout lorsqu'il s'agit de la théorie de la relativité et d'une œuvre aussi complexe et riche que celle de M. Emile Meyerson, dont nous avons déjà parlé dans cette Revue (décembre 1925). Pour vulgariser une œuvre scientifique ou philosophique, il ne suffit pas de l'avoir bien comprise, encore faut-il la posséder assez bien pour la simplifier et la transposer du langage technique, parfois inaccessible aux non-spécialisés, dans le langage courant. On peut même se demander si la chose est toujours possible, si l'on ne risque pas de déformer en transposant, surtout lorsqu'il s'agit d'une théorie physique dont toute la structure est d'essence mathématique, comme c'est le cas de la relativité.

Dans son premier volume, intitulé : *Temps, Espace, Relativité*, M. Metz déploie de belles qualités de précision et de clarté ; il ne s'agit point d'une œuvre hâtivement ébauchée, c'est le résultat d'un labeur prolongé et de discussions nourries ; M. Metz a pris part à la « bataille de la relativité », il s'est efforcé d'en préciser les points obscurs. N'étant point physicien, nous n'avons pas la qualité qu'il convient pour porter sur cet ouvrage un jugement autorisé. Mais l'auteur a pris soin d'écarter les scrupules que nous aurions pu avoir à rendre compte d'un ouvrage si spécial : « Ce n'est pas », écrit-il, « au point de vue mathématique que je me place, mais surtout au point de vue des enseignements que peuvent tirer de la théorie d'Einstein la philosophie scientifique et même la philosophie proprement dite » (*Temps*, etc... p. 6). Or il est de fait que les grandes théories scientifiques ont exercé une influence profonde sur l'histoire de la philosophie ; que bien souvent elles ont orienté dans un sens déterminé tel système philosophique donné,

témoin l'esthétique transcendentale de Kant, dont on a dit qu'elle était une interprétation philosophique des théories physiques de Newton. Il importe donc au philosophe de disposer de bons résumés, solides et précis, qui lui évitent les contresens, surtout lorsqu'il s'agit d'une théorie qui, comme celle d'Einstein, émeut jusqu'aux mondains eux-mêmes ! Pour autant que nous en pouvons juger, cet exposé nous semble très remarquable, car il a le grand mérite de ne jamais confondre « simplicité » et « simplisme ».

Ce n'est point un hasard si M. Metz, après avoir traité de la relativité, expose le causalisme de M. Emile Meyerson ; en effet le dernier ouvrage qu'ait publié ce philosophe porte précisément sur la *Déduction relativiste*, auquel M. Einstein rendait un hommage éclatant (1) ; il y avait donc, entre l'auteur et son interprète, une communauté d'intérêt qui vaut d'être signalée. Or l'exposé de M. Metz est très clair et limpide : il développe bien, d'une manière à la fois concise et riche, le contenu des œuvres de M. Meyerson, et cela en simplifiant, en « recomposant » l'*Explication dans les sciences*, *Identité et réalité* et la *Déduction relativiste ;* à la démarche analytique de l'auteur, l'interprète substitue un exposé synthétique dont il élague les exemples surabondants, les retours en arrière qui risqueraient de lasser la patience du lecteur. Nous recommandons vivement ce petit volume à ceux des lecteurs de cette revue qui, ne se sentant pas le courage d'aborder M. Meyerson lui-même, désirent toutefois comprendre son point de vue.

Il n'y a qu'une lacune, à notre sens, qui intéresse plus le philosophe lui-même du reste que l'amateur, c'est que M. Metz ne dit rien du « *paradoxe épistémologique* » ; or ce fameux paradoxe est bien l'une des grosses difficultés, peut être la difficulté centrale, de toute philosophie de l'identité pure. Plus nous méditons ce problème, plus il nous semble que c'est apporter de la Raison une théorie qui ne cadre pas entièrement avec les faits eux-mêmes et finit par l'étriquer à l'excès : supprimer la qualité à la limite de l'effort rationnel, n'est-ce pas finalement aboutir à une sorte de pessimisme rationnel et déclarer qu'elle néglige des éléments dont l'importance est considérable, la quantité n'étant au fond dans les sciences de la nature qu'un symbole, qu'une traduction en termes plus intelligibles, des qualités dont on ne peut faire abstraction sans annihiler le réel ? En un mot, cette fameuse destruction du réel, son « évaporisation », ne vient-elle pas davantage des hypothèses sur la raison que de l'effort rationnel lui-même ? Tel est le problème que le silence même de M. Metz n'a fait que rendre plus patent à notre réflexion.

J. DE LA HARPE.

P. S. — Pour ceux que la question intéresse, signalons un autre ouvrage de M. Metz, où l'auteur discute *Les nouvelles théories scientifiques et leurs adversaires. La Relativité* (15e éd. Paris, Chiron, 1926).

(1) *Le causalisme d'E. Meyerson*, p. 179-180.

H.-R. MACKINTOSH, *The christian apprehension of God.* London, Student Christian Movement, 1929. Un vol. in-8, 231 p.

L'on ne peut s'empêcher, en lisant des livres comme celui dont nous devons rendre compte, d'envier ces Facultés britanniques ou américaines richement pourvues de fondations qui leur permettent d'appeler périodiquement des savants du pays ou de l'étranger pour faire, devant des auditoires où le grand public se mêle aux étudiants, des « lectures » qui sont ensuite imprimées et réunies en des volumes dont plusieurs constituent une contribution importante à la théologie de langue anglaise.

L'obligation d'exposer, dans l'espace de quelques leçons, un vaste sujet empêche le conférencier d'entrer dans le vif des controverses et des questions de détail ; elle le force à condenser sa pensée et à délimiter sa matière, ce qui entraîne, dans certains cas, une superficialité indéniable, mais d'autres fois a pour conséquences de belles réussites de clarté et de précision.

Le petit livre du professeur Mackintosh d'Edimbourg, qui reproduit des conférences données, en mars 1928, au Séminaire théologique de l'Union à Richmond (Virginie), en est un bel exemple. L'on aurait de la peine, croyons-nous, parmi toutes les monographies auxquelles a donné lieu l'idée chrétienne de Dieu, d'en trouver une qui fût plus limpide, plus pénétrante et plus substantielle dans sa brièveté. Aussi faut-il féliciter l'Association chrétienne d'étudiants anglaise *(Christian Student Movement)* de l'avoir publiée et mise à la portée de tous ceux — théologiens ou non théologiens — que préoccupent les questions religieuses.

Les trois premiers chapitres du livre forment ce qu'on pourrait appeler une introduction au sujet lui-même. Ils traitent de la nature de la religion, du caractère spécial de la connaissance religieuse qui, tout en ayant certains points communs avec la connaissance scientifique, s'en distingue cependant d'une manière très nette, et enfin de l'idée de révélation. L'auteur souligne fortement le fait que la connaissance chrétienne de Dieu s'acquiert par la foi, ce qui n'a pas pour effet — comme d'aucuns le prétendent — de la rabaisser au rang de simple postulat ou de création purement subjective, puisqu'elle est une prise de possession de quelque chose d'objectif : de la révélation de Dieu — révélation qui a été donnée progressivement au cours de l'histoire et qui culmine dans la personne de Jésus-Christ.

Ces bases posées, M. Mackintosh expose à grands traits la conception biblique de Dieu, conception spirituelle, pratique, vivante plutôt que dogmatique et qui va s'enrichissant, se précisant, se purifiant au travers des expériences du peuple d'Israël pour s'épanouir dans l'Evangile. Puis il défend l'idée de la personnalité divine contre les attaques dont elle a été l'objet, montrant de façon irréfutable, à nos yeux, que le Dieu des croyants est un Dieu personnel et qu'en le dépouillant de ce caractère-là on enlève leur signification à la prière, à la foi, au pardon, à la grâce, c'est-à-dire à tout ce qui constitue l'es-

sence de l'Evangile. D'ailleurs la vie consciente et personnelle étant la plus haute forme de réalité que nous connaissions il serait absurde de la refuser à Dieu, pour le ravaler, sous prétexte de définir sa nature en un langage moins anthropomorphique, au niveau des choses.

Enfin, dans les trois derniers chapitres, qui sont peut-être les plus riches et les plus suggestifs du livre, le professeur Mackintosh traite de la sainteté, de l'amour et de la toute-puissance de Dieu. Rectifiant les vues trop unilatérales de Ritschl et faisant son profit des fines analyses de M. Rudolf Otto, il met en pleine lumière ce que l'on a appelé « le paradoxe » du Dieu de l'Ecriture, Dieu transcendant et immanent, Dieu lointain et tout proche, Dieu dont la sainteté domine et effraie le pécheur mais dont l'amour le relève et lui accorde le pardon. Sans effacer — comme c'était la tendance du dogmaticien de Gœttingen — le côté pénal de la justice divine, notre auteur montre que, dans l'Ancien Testament déjà et, à plus forte raison, dans le Nouveau Testament, Dieu se révèle comme juste non seulement en punissant, mais aussi en faisant grâce.

En opposition avec les théologiens de l'*impotence*, M. Mackintosh affirme que Dieu est tout-puissant, c'est-à-dire qu'il peut réaliser parfaitement ce qu'il veut, aucune force adverse, pas même celle du péché, n'étant capable de l'empêcher d'établir son Royaume, ce Royaume qui est le but suprême de son action créatrice et rédemptrice. Le problème du mal est posé avec netteté, mais d'une manière un peu sommaire et qui pourrait peut-être donner à certains lecteurs l'impression que les principales difficultés sont esquivées. Puis viennent pour terminer l'ouvrage d'intéressantes considérations sur l'idée de l'élection divine dont le côté positif seul est retenu. Il vaut la peine, en un temps où des voix graves nous présentent le calvinisme *intégral* comme *la* Vérité, de constater qu'un théologien écossais, représentant d'une Eglise calviniste s'il en fut, et parfaitement averti des tendances de la pensée contemporaine, se refuse à considérer la doctrine de Calvin comme un bloc intangible et, tout en rendant hommage à la pensée et à l'action spirituelle du géant du seizième siècle, fait d'expresses réserves sur la conception de la souveraineté divine que celui-ci et plus encore peut-être tels de ses disciples imprudents ont popularisée.

Ph. DAULTE.

UN MYSTIQUE MUSULMAN.

L'œuvre de Bahâou'llâh. Traduction française par Hippolyte Dreyfus, t. III. Paris, Leroux.

Il s'agit d'un mouvement religieux né en Perse du bâbisme musulman et qui a pris de nos jours une considérable extension. On sait qu'en 1850 mourut en martyr Mirza Ali Mohammed (de Shiraz), dit le *Bâb*, qui avait groupé

autour de lui de nombreux disciples et passait pour être l'organe du dernier prophète, de l'imâm qui viendra sauver le monde (et sera le *Mahdi*). Chassés de Perse, les partisans du Bâb — musulmans shiites — continuèrent leur activité de propagande en Turquie. Ils se groupèrent autour d'une personnalité religieuse éminente, Mirza Houssaïn Ali, de Nour, qui devint le successeur du Bâb et plus que cela, car il déclara être celui qu'on attendait, la grande Manifestation de Dieu promise dans les livres pour les derniers jours. Relégués à Constantinople pour pouvoir être surveillés de plus près, puis exilés à Andrinople et enfin dans la ville forte de Saint-Jean-d'Acre, les disciples de Mirza Houssaïn restèrent fidèles à celui qu'ils vénéraient sous le nom de Bahâou'llâh, « la gloire de Dieu », et leur nombre s'accrut peu à peu non seulement en Perse où le *béhahisme* ne cesse de progresser, mais ailleurs qu'en Asie, en Amérique et en Europe. Bahâou'llâh — qui fit un voyage à Paris et fut reçu par le pasteur Ch. Wagner dans son temple — mourut à Saint-Jean-d'Acre en 1892. Le secret de son influence semble dû à l'élévation de sa pensée, à sa tendance universaliste autant qu'à la noblesse de son caractère et à l'ardeur de son éloquence. Aux musulmans, aux chrétiens, aux bouddhistes, aux libres-penseurs Bahâou'llâh adresse un appel passionné pour qu'ils prennent conscience de l'unité spirituelle de l'humanité : « Vous êtes tous des gouttes d'eau d'une même mer, les herbes d'un même parc. Vous êtes tous des fils de Dieu ». Ce qu'il réclame d'ailleurs ce n'est pas la foi au messager, je veux dire au pouvoir unique de sa personne, comme si la personne du messager importait, comme s'il fallait s'attacher à l'un des messagers divins et rejeter les autres : « Ils sont tous une seule et même âme et une seule identité ; ils boivent tous à la coupe de l'amour divin et se nourrissent des fruits de l'arbre de l'unité ». « Leurs saintes personnalités sont les plus parfaits et les éternels Miroirs, elles reflètent (de diverses façons) le Dieu invisible avec tous ses noms et attributs, Savoir, Pouvoir, Miséricorde, Sagesse, Gloire, Bonté. » Ce que Bahâou'llâh réclame, c'est la foi au message qui purifie, qui détache des vains désirs terrestres, qui fait vivre l'âme en la « présence de Dieu ». Quant aux messagers divins, il ne s'agit pas de les confondre avec Dieu, d'en faire quelque chose comme des dieux. Sur ce point la pensée du prophète musulman reste très nettement opposée au trinitarisme chrétien : « Vis-à-vis de l'Etre absolu les manifestations de Dieu sont pour ainsi dire dans le dernier degré de mortalité et d'annihilation, au point qu'elles se considèrent presque comme inexistantes : elles vont même jusqu'à regarder comme un acte d'infidélité la simple mention de leur propre nom devant Dieu, car ce serait alors se considérer comme existant (absolument) et commettre un grave péché ». On trouvera dans la traduction ci-dessus signalée du Kitabou'l-Igan (livre sacré de la certitude) l'une des premières œuvres de Bahaou'llâh — l'exposé de sa doctrine sur les prophètes et leurs révélations successives — qui est celle de la tradition shiite (toutes les manifestations ont une même origine divine, chacune est incorporée dans un homme et a une mission spéciale et des limites fixées), un examen de l'œuvre de Moïse, de Mahomet et de Jésus,

« cette Beauté mystérieuse », de curieuses exégèses de passages du Coran et de la Bible. Mais les pages les plus intéressantes et les plus vivantes sont celles où l'inspiration religieuse de Bahâou'llâh se traduit en exhortations et en méditations souvent profondes qui empruntent au lyrisme oriental une coloration chaude et une intense poésie.

En voici, pour finir, quelques passages : « Tout ce qui est dans les cieux et sur terre n'est qu'une manifestation des Attributs et des Noms de Dieu, si bien que dans chaque atome se retrouve la transfiguration du Soleil de Réalité...» — « O mon frère... les Roses de la connaissance de l'Unité ne poussent que dans la terre des cœurs purifiés. » — « *Le Chercheur*, mon frère, doit sanctifier son âme, car c'est là que siégera l'éternel Bien-Aimé, affranchir son esprit de tout ce qui est l'eau et la boue des choses sans réalité, des ombres vaines, afin de ne conserver en lui aucune trace d'amour ou de haine : car l'amour risque de le conduire dans le mauvais chemin et la haine de l'empêcher de suivre la Bonne voie. De nos jours n'est-ce pas l'amour ou la haine qui ont privé bien des gens de la face éternelle de la Majesté divine, et qui les retiennent sans pasteur dans les déserts de perdition et d'oubli ?... Le chercheur doit savoir que la médisance est un crime... Il doit se contenter de peu et ne jamais demander plus qu'il n'a... Il doit prier dès l'aurore, s'efforcer de tout son pouvoir de trouver le Bien-Aimé et lutter contre sa négligence à l'aide du feu de l'amour et de la prière. Il doit passer, aussi rapide que l'éclair, loin des infidèles, pour donner tous ses soins aux malheureux, afin de leur faire partager les bénédictions qu'il possède. Il doit être bon pour les animaux, encore meilleur pour les hommes et les peuples du Bayân... Il ne doit pas mépriser les méchants, car nul ne sait qui sera jugé bon. » (p. 142) « Le véritable chercheur, s'il allume dans son cœur la lampe de la Recherche, des Efforts, de l'Amour et si la brise de la Miséricorde divine souffle sur lui, la nuit de l'erreur, du doute et des troubles ne tardera pas à disparaître pour faire place à la lumière du Savoir et de la Certitude... C'est ainsi que la Bonté et le Secours invisible de l'éternel Saint-Esprit donnent une Vie nouvelle ; au point que le chercheur se découvre de nouveaux yeux, un nouvel entendement, un nouveau cœur et une âme nouvelle, avec lesquels il verra les signes évidents du monde et les obscurs secrets de l'âme, et il comprendra que dans le moindre objet se trouve une porte par laquelle on entre dans le domaine de l'évidence... *Dans chaque chose il verra le mystère de la Transfiguration et de l'Apparition divines.* Je jure que si le chercheur de vérité arrive à cette condition sublime, il verra le superbe matin de Direction dans toutes les aurores : le moindre atome le conduira au Bien-Aimé. » (p. 144) M.

Edouard KRAKOWSKI, *L'esthétique de Plotin et son influence*. Préface de Pierre Lasserre. Paris, de Boccard, 1929.

Ecrit par un admirateur enthousiaste du seul philosophe génial qu'ait produit l'Ecole d'Alexandrie, cet essai sur la philosophie de Plotin considérée comme une philosophie de l'amour et de la beauté — ce qu'elle est essentiellement — constitue une très accessible introduction à l'étude d'un système dont l'influence sur la pensée moderne a été, plus directement peut-être que celle de tout autre système antique, décisive et féconde.

Dans un premier chapitre, en effet, l'auteur rappelle comment l'Ecole d'Alexandrie fut, aux siècles où se constituait la pensée chrétienne, l'héritière de toutes les grandes écoles philosophiques grecques : pythagoricienne, académicienne, péripatéticienne, stoïcienne, épicurienne ; comment, à ces éléments proprement helléniques, elle unit dans une assez large mesure ce que l'esprit occidental pouvait s'assimiler de la sagesse orientale ; comment enfin, à Rome où Plotin résida vingt-six ans, cette ultime synthèse de la pensée antique a pu se pénétrer de certains éléments proprement romains (les mêmes qui donnent un caractère original au stoïcisme de Sénèque, par exemple).

Mais ce syncrétisme — et c'est là ce qui lui assure une valeur durable — est, par la vertu d'une certaine chaleur d'enthousiasme qui l'anime, création originale ; c'est l'œuvre d'un génie lucide échauffé par une sensibilité frémissante ; Plotin, si l'on peut dire, pense lucidement ce qu'il sent, et sent ardemment tout ce qu'il pense. Ce philosophe est tout d'abord un artiste, ce qui justifie le propos de notre auteur de considérer sa philosophie du seul point de vue esthétique. L'objet essentiel — pour ne pas dire unique — de sa méditation passionnée, c'est la Beauté. Comme l'auteur du Phèdre et du Banquet, mais avec une plus méthodique et exclusive passion, il s'élève et élève ses disciples des beautés qui frappent les sens, posant ainsi le problème dont son système est la méditation et la solution, aux beautés intelligibles, telles que la vérité et la vertu.

Dans le chapitre central de son essai, notre auteur montre l'âme humaine aspirant au Souverain Bien, qui est la communion avec l'Absolu, et l'atteignant par les voies diverses de la musique, de l'amour et de la philosophie ; le musicien en faisant abstraction des sons perçus par ses sens pour saisir ces réalités intelligibles que sont le nombre et la mesure ; l'amant en s'élevant des objets beaux, qui lui révèlent l'aspiration profonde de sa nature, à la Beauté qui la satisfait ; et ces deux voies se confondent, près du sommet, avec la voie du philosophe, pour découvrir dans l'absolue perfection divine le principe de toute beauté et de toute réalité.

Cette philosophie de l'intuition esthétique est à la fois le couronnement de la tendance la plus originale de la philosophie hellénique, et le germe fécond d'où sont sorties plusieurs des intuitions les plus profondes de la philosophie moderne, de saint Augustin à M. Bergson. M. Krakowski se

propose de consacrer un second essai au néoplatonisme de saint Augustin et un troisième aux rapports qui unissent l'intuition bergsonienne à l'intuition plotinienne. En attendant, il montre, dans deux chapitres suggestifs, l'actuelle fécondité de la position adoptée par le maître de l'Ecole d'Alexandrie.

Une bibliographie, non point complète mais copieuse, permettra à ceux que l'enthousiaste plaidoyer de M. Krakowski aura gagnés à la ferveur plotinienne d'acquérir de cette philosophie de la Beauté une intelligence plus profonde.

Il semble d'ailleurs que la tendance esthétique, dont notre auteur nous montre le cours souterrain à travers la philosophie médiévale et moderne, sourde un peu partout aujourd'hui et soit prête à reparaître à la lumière. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple de ce renouveau d'intérêt pour Plotin, M. Bréhier, dont on connaît la très remarquable *Histoire de la philosophie*, est occupé à donner des *Ennéades* une traduction précise et pénétrante (aux éditions Guillaume Budé) et a publié en 1928 (chez Boivin) une très utile étude d'ensemble sur *La philosophie de Plotin*.

L'essai de M. Krakowski, dénué de tout appareil rébarbatif — on peut même regretter que les références au texte original y soient si imprécises et trop souvent défigurées par la négligence du correcteur —, s'adresse aux lecteurs simplement curieux d'idées, à ceux qu'on eût appelés au dix-septième siècle les honnêtes gens ; ceux-ci ne sauraient souhaiter initiateur plus sympathique ni plus chaleureux.

Louis MEYLAN.

MARANATHA.

Monsieur le Directeur,

Je vous serais reconnaissant de faire savoir à vos lecteurs que j'ai reconnu déjà depuis quelque temps que l'explication de *Maranatha* proposée par moi dans votre Revue en 1925 (p. 76) ne convient guère mieux au contexte que les deux autres, et que la *lecture* adoptée par Bousset, Dalman, Wetter et bien d'autres fournit un sens excellent, à la condition d'être traduite autrement.

Rien ne prouve en effet que l'impératif *tha* (תָּא), *viens!* s'adresse au Christ glorifié. Pourquoi pas à *celui qui n'aime pas le Seigneur* ? On sait que les verbes de mouvement n'ont pas besoin d'être suivis d'une préposition. On peut donc traduire : « *Viens à* notre Seigneur ! » Inutile de dire qu'une telle exhortation rentre parfaitement dans le contexte et convient non moins bien au caractère de l'apôtre Paul.

Je crois utile que cette explication soit connue de ceux qui ont eu connaissance de mon interprétation précédente. J'ai toujours pensé que quand on a eu l'imprudence de répandre une erreur, *on doit*, quand on le peut, faire *tout le possible* pour la rectifier ; et *le plus tôt possible*.

Dans l'espoir que vous aurez l'obligeance de m'y aider, je vous en remercie sincèrement d'avance.

CH. BRUSTON,
professeur et doyen honoraire.

Montauban, 15 juin 1930.

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE